

NOUS ÉTIONS QUINZE À TABLE

Arlette Miguet

raconter la vie

Cruchy

Hameau de Saint Rémy.

Trente et un habitants entourés de ruines.

Si on n'y prête pas attention, on peut traverser Cruchy et ne pas y supposer de vie.

À quoi la soupçonne-t-on ? À des bordures de fenêtres peintes. Les quelques étoffes qui sèchent passent inaperçues quand on roule en voiture.

Aujourd'hui c'est un village à faire rêver les citadins, mais à la réflexion le rêve devient tragique. Chaque médaille a son revers et son bon côté. Ici on a au moins l'avantage de bénéficier d'une vie calme et du grand air.

Quand nous sommes arrivés en 1960, nous étions neuf enfants. J'avais treize ans et j'étais la deuxième. Quatre autres frères et sœurs sont nés par la suite.

La maison d'habitation était très sale, il n'y avait pas de carreaux aux fenêtres, ma mère mettait des cartons, en attendant d'avoir un peu d'argent. Les dalles du sol de la pièce en arrivant étaient toutes cassées, couvertes d'un liquide jaune et noirâtre — les gens qui y résidaient fendaient le bois dans la maison. Le plafond de la première pièce avait un gros trou, les gens d'avant y faisaient passer les tuyaux de la cuisinière pour chauffer toutes les chambres. Au fond dans la petite cuisine, il n'y avait pas de dalle, il fallait passer sur les poutres et faire attention de ne pas tomber dans la pièce du bas. Les fils électriques de toutes les pièces de la maison pendaient, les parquets des chambres (en bois) étaient pourris, les gens les lavaient à grande eau. Nous les avons rattrapés, comme on a pu. Les cheminées de la maison étaient cassées. Tous les murs étaient sales et noirs. La maison n'était pas isolée, la température pouvait chuter jusqu'à -30 ° — nous avons eu très froid. Ma mère s'est décidée à nettoyer, petit à petit, selon ses moyens, avec quinze personnes tous les jours à table.

Autour, il y avait beaucoup d'hommes seuls (des bûcherons espagnols) qui

vivaient dans les ruines. Ils n'avaient même pas de fenêtre, étaient tous très sales, ne se lavaient jamais. Certains venaient acheter à ma mère des douzaines d'œufs.

Un autre voisin venait aider mon père pour certains travaux. Sa femme ne faisait que boire, de sacrées orgies. Presque tous les gens buvaient, c'était leur grand plaisir.

Monique

Ma sœur Monique est arrivée à Cruchy quand elle avait quinze ans. C'était l'aînée. Elle a été présentée au certificat d'études par son institutrice mais a échoué de deux points sur un questionnaire de fusées envoyées sur la lune. Elle aidait nos parents auprès de la ferme. En attendant qu'elle se trouve du travail, mon père lui faisait emmener des tombereaux de fumier conduits par les chevaux à des particuliers pour faire un peu d'argent à la maison, et plus tard, elle a travaillé dans une usine de fleurs en plastique à Saint Rémy, où elle se rendait en mobylette — ma mère lui faisait ramener des courses à la sortie de son travail. À dix-huit ans, elle est partie chez ses tantes à Bordeaux, elle a travaillé là-bas pendant deux ans dans un magasin de confection avec ses cousines. Quelques années plus tard elle est revenue chez nos parents pour venir faire sa vie. Elle aimait beaucoup le monde, et surtout sa grande liberté.

À la ferme de mes parents

Toutes mes activités, que je décris ci-dessous, ont été faites au fur et à mesure avec mes frères et sœurs les plus proches de mon âge. Les huit plus jeunes n'ont pas participé autant que nous. Ceux qui touchaient une paye reversaient une pension aux parents.

Aujourd'hui ils ont tous un emploi, une famille, et une maison. L'un de mes jeunes frères est professeur d'espagnol à Dijon, ses études ont été payées par ses aînés.

Moi je suis restée auprès de mes parents qui étaient agriculteurs jusqu'à la mort de mon père, il y a trois ans. Il avait une ferme de trente hectares de champs, il fallait s'occuper du bétail. Je me levais à 5 heures du matin tous les jours, y compris le dimanche et jours fériés pour aller traire vingt vaches

laitières à la main — le laitier passait tous les jours. Dans l'écurie, il n'y avait pas d'électricité. Je m'éclairais avec une lampe de poche.

Nous avions autant de moutons, de cochons domestiques. J'allais faucher l'herbe tôt le matin pour trente lapins. Nous avions des poules, des oies, des canards, des dindes, des poulets de ferme, des chevaux de trait. Pour les travaux des champs il n'y avait pas de tracteur, le grain était semé à la main. Avec mon père j'allais faucher sur l'arrière-saison des champs de luzerne pour tout le bétail. La nuit je me relevais pour m'occuper des vaches qui vêlaient, j'accouchais seule les brebis, je montais tous les soirs très tard des biberons de lait aux agneaux avec certains de mes frères et sœurs. Je suis allée par tous les temps garder le bétail. J'allais labourer à la charrue à chevaux conduite par mon père ou mes frères. Je suis allée piocher des pièces de betteraves fourragères pour le bétail l'hiver.

Je suis allée au foin avec un de mes frères. Il le fauchait et le fanait, nous le mettions en tas, le chargions sur la remorque, et le mettions sur le chaffaud (grenier à foin, ou partie haute de ce grenier). L'été il fallait faire la moisson. Mon père avait une lieuse-batteuse conduite par les chevaux, les épis de grains tombaient beaucoup dans le champ, je les ramassais dans une grande bâche pour les donner aux volailles. Je portais tous les sacs de grains à la main pour les remettre dans une pièce de la ferme.

Avec mon père je suis allée planter tous les piquets des près du bétail. L'hiver, j'emmenais les vaches à la mare, il fallait casser la glace à la masse, il gelait jusqu'à -30° et il neigeait également. Pour remblayer le chemin, j'ai emmené des tombereaux de pierres conduits par les chevaux. Je chargeais les pierres avec une pelle, elles étaient conduites sur un chemin blanc. Il fallait les casser avec une massette. Je montais l'eau au bétail avec une brouette, et trois bures (gros bidons). Je faisais plusieurs allers et retours dans la journée. Je tirais l'eau à la citerne avec une chaîne et un seau. L'hiver, la chaîne me gelait dans les mains.

J'allais aussi avec mon père couper tout le bois de chauffage à la scie à la main. Il fallait le charger sur la remorque, le scier et le fendre, puis le remonter l'hiver à la maison.

Au début on ramassait des giroilles pour les vendre à un grossiste. Je

désherbaient souvent la cour et le devant de la maison. J'ai fait aussi le jardin potager de trente ares quand mon père ne pouvait plus le faire.

Je suis partie un matin de bonne heure pour aller traire les vaches. L'une d'entre elles m'a flanqué un coup de sabot dans un genou, je suis revenue comme j'ai pu avec un seau de lait de quinze litres, personne ne s'est occupé de moi. Cela s'est passé comme cela. L'été en allant chercher les vaches dans les prés pour les traire, je me suis fait piquer par une vipère. Une année dans l'hiver j'ai été gravement malade, une forte angine, avec une forte fièvre, je suis restée toute la journée au lit, une de mes sœurs a été chercher des cachets pour me faire baisser la fièvre et après je me suis levée pour aller m'occuper de tout le bétail.

Un hiver je suis tombée dans les escaliers, j'ai glissé sur le verglas, j'allais vider un baquet d'eau sale, j'avais pris un choc dans la tête. Quand je travaillais à l'exploitation de mes parents je n'étais pas déclarée à la sécurité sociale, il a fallu que j'attende 1993 pour bénéficier des aides sociales (RMI) et avoir quelque chose.

Après m'être occupée de tout le bétail ça n'était jamais fini. Arrivée à la maison, je m'occupais des frères et sœurs, je faisais le ménage, je lavais à la main le linge de tous. L'hiver j'allais au lavoir et tirais l'eau à la citerne, montais l'eau à la maison pour se laver et faire la cuisine. Je n'avais jamais une minute à moi, je me suis aussi occupée de mes petites nièces.

Un soir, j'ai pu sortir avec une de mes sœurs mais je n'avais pas d'argent. Ma mère a dit : « Je vais te donner quelque chose, cela va te changer au lieu de rester toujours à la maison. » Elle m'a donné un billet de cent francs, mais elle a dit aussi : « Tu me rapporteras la monnaie ». Cette phrase m'a beaucoup déçue. J'ai gardé le billet dans ma poche, ne l'ai pas utilisé, et je lui ai rendu le lendemain. Je ne lui ai plus demandé d'argent. Quand je voyais tous mes frères et sœurs partir pour faire leur vie cela me faisait très mal au cœur. Je me voyais rester toute seule avec mes parents. J'ai beaucoup souffert de tout mais dans le silence.

Plus tard je me suis aussi occupée d'un de mes frères et de son cancer des poumons. Pendant la nuit, je partais l'hiver dans la neige et le verglas, tout le monde dormait, personne ne s'occupait d'où j'étais. J'arrivais chez mon frère comme je pouvais. Il habitait au bout du village, je n'avais pas de

chaussures en état, j'étais très fatiguée d'être chez lui et chez nous, dormant peu et couchant pratiquement toute habillée.

Depuis le décès de ma mère en 1996 je me suis occupée de mon père jusqu'à sa mort. Quand j'ai bénéficié des aides sociales en 1993, certains de mes frères et sœurs en ont profité. Mon RMI a servi à acheter à manger et à payer diverses choses de la maison. Pendant cinquante ans certains de mes frères et sœurs ont largement profité de ma générosité.

Jean-Claude

Jean-Claude est arrivé à Cruchy à onze ans.

Mon frère a été à l'école jusqu'au certificat d'études, à quatorze ans, à Saint Rémy, quatre kilomètres dans les bois. C'était le fils aîné. Finie l'école, il est resté auprès de nos parents. Mon père l'a envoyé travailler au bois. Il partait le matin de bonne heure en mobylette ou à pied par les bois, il travaillait toute la journée. De temps en temps il mangeait dans le bois. Il a coupé des hectares de bois à la main avec un goyat (une serpe avec un grand manche volant). Il ramenait une paye de six cent cinquante francs tous les mois, qu'il donnait intégralement à nos parents. Il ne gardait rien, le travail était très dur pour lui. Après le travail, les soirées d'été, il allait piocher les betteraves et faire les travaux des champs. Il coupait tout le bois de chauffage à la main, à la scie ou au passe-partout pour l'hiver.

Une année il s'est coupé tout le dessus d'un pied avec une hache, il saignait beaucoup, il ne pouvait pas mettre son pied à terre. Il a fait une hémorragie, il a été obligé de rester allongé. Ma mère ne voulait pas appeler le docteur mais il fallait qu'elle se décide. Le docteur est arrivé pour faire transporter d'urgence Jean-Claude à l'hôpital de Montbard et lui faire des points de suture. Quelques années plus tard, il a passé son permis de conduire, nos parents lui ont acheté une voiture, pour aller chercher les courses, descendre de temps en temps les plus jeunes à l'école, et aller les chercher (surtout le soir dans les bois l'hiver à la tombée de la nuit) et pour aller travailler.

Il partait en déplacement avec mon père et deux de mes frères dans la Haute-Marne pour débarder le bois. Quand il revenait, la nuit, il berçait tous

les plus jeunes pour laisser dormir les grands, et le matin, il se levait de bonne heure pour aller travailler. La nuit était très courte pour lui. Quelques années plus tard il a quitté le domicile des parents pour aller faire sa vie. Il habitait au bout du village. Il a travaillé à l'usine de Montbard quelques années, et après il a quitté l'usine pour aller travailler à la carrière avec un de mes frères.

À l'âge de cinquante ans il a été amputé d'un pied, cela était un handicap pour lui, il voyait passer tous les jours Yves au pied de sa maison pour aller au travail et lui était condamné pour le reste de sa vie. Il le disait, d'ailleurs. Cela le diminuait. Et après, à cinquante-six ans il a eu le cancer du poumon, il n'avait pas de chance dans la vie. Il avait un grand cœur, allait au devant de tout, ne voyait pas le danger.

Madeleine

Ma sœur Madeleine est arrivée à Cruchy à dix ans. Elle a été à l'école jusqu'à quatorze ans, au certificat d'études. Après l'école, elle allait garder les vingt vaches, autant de moutons et les chevaux, par tous les temps. L'été il y avait de gros orages, alors elle rassemblait les troupeaux. Pour revenir, ce n'était pas évident, le bétail se sauvait. Madeleine risquait sa vie, surtout par les temps d'orage. L'hiver elle partait quand le soleil avait dégelé les champs, elle ne prenait même pas le temps de manger le midi, ne rentrait que le soir, à la tombée de la nuit, et souvent sous la neige. Elle allait avec mon père l'hiver couper des cornouillers pour faire des manches de pelles, râtaux, pioches, etc. Ce n'était pas évident de les trouver, ils les coupaient à la scie à la main et les mettaient dans le bois sur une ligne (sentier forestier). En hiver, quand Madeleine partait avec notre père au bois, notre mère lui faisait mettre des chaussettes dans ses mains, et un caillou chauffé dans le four de la cuisine.

Quelques années plus tard, Madeleine a été travailler dans une usine. Un soir d'hiver ma sœur Madeleine ramenait à mobylette des courses commandées par ma mère. Elle était très chargée, et elle est tombée dans le pré d'un cultivateur. Elle est arrivée le soir tard, personne ne s'est inquiété de son absence. Au bout d'un moment nous l'avons vu arriver, elle avait remonté la mobylette du ravin et laissé les courses sur place. Elle n'avait aucun mal, la mobylette avait une pédale de tordue. Ma mère lui a demandé

où étaient les courses, mais n'a pas demandé à sa fille ce qui était arrivé. Mais c'était tout normal, ces choses-là, pour eux c'était comme ça.

Quand elle était auprès de nos parents, ma mère lui demandait une pension de huit cents francs. Quelques années plus tard, elle est partie faire sa vie, même si ma mère ne voulait pas la laisser partir.

Elle a soixante ans, elle est très courageuse et dynamique, elle attend sa retraite, elle travaille toujours. Je lui souhaite de rester toujours comme tu es, Madeleine. Et quand la retraite sera arrivée, de prendre de bons moments de la vie, et de bons plaisirs. Et surtout de ne jamais changer.

Yves

Mon frère Yves est arrivé à Cruchy à huit ans. Après son certificat d'études, il est resté chez nos parents. En même temps, il allait travailler pour faire du bois et avoir un peu d'argent à lui. Quelques années plus tard il a travaillé à la scierie de Cruchy qui était au bout du village. Il faisait des heures supplémentaires le soir, avec ses frères aînés, que leur patron ne payait pas. Après son travail, il s'occupait de ses chiens de chasse, leur donnait à manger, les nettoyait, les emmenait se promener (c'était un grand chasseur comme il est toujours), il s'occupait aussi de petits sangliers qu'il avait ramenés de leur mère. Il allait à la charrue conduite par les chevaux, allait arracher toutes les pommes de terre dans les champs avec le tombereau conduit par les chevaux, allait couper les pièces de foin, donnait une pension de mille deux cents francs. Il piochait toutes les pièces de betteraves fourragères, coupait le bois de chauffage pour l'hiver. Mon père l'attendait l'été pour couper ce sacré foin quand les beaux jours arrivaient. Puis il a travaillé à la carrière de Buffon. À son retour, il n'avait même pas le temps de descendre de sa voiture, il fallait qu'il remonte sur le tracteur pour aller faucher les pièces de foin, il le fanait, et nous les aînés nous allions le mettre en tas et le chargions sur la remorque.

Ma mère voulait lui vendre la bergerie, une propriété qui lui appartenait. Mais il n'avait pas dit son dernier mot, ils lui vendaient trop cher, alors il est parti à Arrans, à quatre kilomètres.

Aujourd'hui il a cinquante neuf ans, travaille toujours à la carrière, attend d'être en retraite. Il s'occupe de ses chevaux l'hiver, il est toujours actif, il ne

peut pas rester à ne rien faire. Il est resté très longtemps tout seul. A cinquante deux ans il avait un début d'arthrite, il ne mangeait pas bien, fumait beaucoup, alors il a trouvé une femme pour le faire aller chez le docteur, se soigner. Yves en étant tout seul n'aurait pris aucune décision sur lui, heureusement que sa femme est arrivée, le destin fait bien les choses. Yolaine venait de la ville (Paris), avant de se retrouver en campagne très profonde. Elle s'occupe des chevaux, monte à cheval, l'été elle rentre le foin pour le bétail avec Yves, elle aime beaucoup les bêtes, s'adapte à tout, s'occupe de la maison, fait à manger, le linge, etc. Elle est très courageuse, il le faut, d'ailleurs.

Yves est heureux d'avoir trouvé une compagnie pour ne pas toujours rester seul, et avoir aussi une présence auprès de ses enfants. Yolaine aime beaucoup la vie, sait s'amuser, parle à tout le monde, ne fait pas de différence, n'aime aucune histoire, ne supporte surtout pas de voir les gens dans le malheur. Je te souhaite une bonne retraite, Yolaine, et de profiter de plaisir et de bons moments, que le chemin soit très long, et surtout de ne jamais changer de ce que l'on est et de ce que l'on nous a fait, surtout rester simple.

Yves, je te souhaite du plaisir, surtout.

Vendredi

Je viens de rentrer de chez la notaire, avec Yves et Madeleine.

Je n'ai rien à dire sur le comportement de mes sept plus jeunes frères et sœurs, ils m'ont blessée, ces choses-là ne s'oublieront jamais. Et pourtant nous avons été élevés tous ensemble. Mais pas de la même façon, on voit le caractère de chacun, surtout quand les parents disparaissent et quand l'argent parle, cela prouve l'intelligence des uns, la jalousie et surtout la méchanceté idiote des autres — surtout qu'ils n'ont besoin de rien, ils ont tous un emploi, une famille et une maison.

Je me suis sacrifiée auprès de chacun toute ma vie, je n'ai rien demandé à personne, je n'avais pas le bon rôle, c'était ma vie qui était faite comme ça. J'ai beaucoup souffert de tout dans le silence, il ne fallait pas se plaindre, rien dire, tout affronter, surtout dans notre belle famille, on ne me voyait que pour du travail. Pour tous, j'étais un objet.

Cela fait plus de deux ans que mon père est mort et que je suis partie de la maison de mes parents.

Je suis à Montbard, j'ai un appartement, j'ai soixante-trois ans, je n'ai pas de retraite, je vis d'un RMI. Quand toutes les charges sont payées je n'ai pas grand-chose qui me reste au bout du mois. Avant que je parte de la maison de mes parents, quand je n'avais pas encore trouvé à me reloger, le compteur d'électricité a été résilié par mes plus jeunes frères et sœurs. Heureusement que j'ai eu Madeleine, Yves, Yolaine et mon beau-frère Robert pour m'aider, venir me chercher de temps en temps pour me faire partager de bons moments de la vie.

Je demande mes droits en « salaire différé » sur la maison de mes parents qui est à vendre, à cause de tout le travail que j'ai fait auprès de mes parents et de mes frères et sœurs. Les plus jeunes ne veulent pas me le céder. Ils veulent que je sois toujours dans la misère. J'ai fourni tous les papiers nécessaires auprès de mon avocat, surtout que cette maison, personne ne s'en occupe ni la regarde.

Tout ce que j'écris est la vérité. J'ai été traitée de « veuve noire » par une de mes jeunes sœurs — c'est une grosse araignée noire qui sort pour aller s'accoupler avec le mâle, et après l'accouplement l'araignée le mange.

Éclipses

Samedi 1er octobre 2011, une pluie d'étoiles filantes est passée sur toute la France, nous n'avons rien vu ici à cause de la météo.

Le 4 janvier 2011 une éclipse partielle de soleil est passée sur toute la France, vers chez nous dans le nord-est elle est passée à 9h 14, nous avons rien vu à cause de la météo.

L'éclipse totale sera en 2081.

Dans soixante-six ans.